

KEN BUGUL, UNA VIDA DE NOVELA

Lía Mallo de Albarracín

Crecí a la sombra de cuatro hermanos bastante mayores y padres que trabajaban muchas horas fuera de casa. Que trabajara mi papá era cosa muy normal; que trabajara mi madre, no tanto (ella tiene ahora 91 años: pertenece a una generación de mujeres que, en su gran mayoría, no salía a trabajar). Por ello fue necesario que nos ayudara alguien con los quehaceres domésticos mientras, además, me cuidaba durante las largas horas de la tarde en que yo me quedaba sola. En aquellos años (¡obviamente!) no existían los celulares ni Internet y la TV no permanecía prendida todo el día. El tiempo “muerto” transcurría generalmente en compañía de algún libro. Así, me acostumbré a leer desde chica y a los 18 años elegí la carrera de Letras para afrontar mi futuro. Hasta entonces, compartí esos años con una mujer trabajadora y alegre que, en su sencillez, había aprendido de la vida todo lo que yo jamás aprendí ni aprenderé de los libros. Como me veía siempre sumergida en la lectura, me repetía con frecuencia (y cierta sorna...): “Lía, ¡para qué leer tanto! ¡La realidad supera a la ficción!”

Ella dejó de ayudar en casa hace muchos años; pero nunca dejamos de verla porque existe entre nosotros un gran afecto. Cada vez que vuelvo a encontrarla le comento: “¡Ay, Carmen, cuánta razón tuvo usted siempre! ¡La realidad supera a la ficción!...” Ni en los mejores ni en los peores libros que he leído a lo largo de mi carrera me he encontrado nunca con situaciones tan al límite, impensadas, increíbles, inmanejables, disparatadas, desgarradoras, escandalosas como las que la vida real ofrece. Esta pandemia es el mejor ejemplo... No conozco novela fantástica, de terror ni de ciencia ficción cuyo argumento pudiera competir con los estragos físicos, psicológicos y socio-económicos que el *coronabicho* ha provocado a lo largo y a lo ancho del planeta. No existen imaginación ni talento literario que hayan emulado hasta hoy una situación tan extraordinaria como la que estamos viviendo. Es que la realidad supera a la ficción...

Y sin embargo, cada vez que sucede algo enorme, algo distinto, algo único lo asociamos de inmediato con la literatura y catalogamos el hecho “de novela” como si solo en los libros pudiese acontecer algo semejante. Tal es el caso de la escritora Ken Bugul, nacida en Ndoucoumane (Senegal), una mujer enfrentada a tantas adversidades que resulta imposible no pensar que tuvo “una vida de novela”... Se las presento:



Ken Bugul es el pseudónimo literario de Marietou Mbay Biléoma. Nació en un pueblito senegalés en 1947, cuando el país era todavía colonia francesa. Para escándalo de su madre y de su abuela, fue la primera mujer de la familia en asistir a la escuela del colonizador y se alfabetizó en francés. Haber concurrido a la escuela de los blancos no es una anécdota anodina sino que marcó su vida para siempre: allí aprendió a hablar el idioma extranjero y, junto con él, la cultura, las costumbres, la moda, los modales, los anhelos ajenos... La escuela francesa hizo de Marietou “una extranjera en su propia casa”, irreconocible para los suyos, a la vez que despertó en ella deseos irrealizables en su tierra natal. Se trasladó a Europa por primera vez alrededor de los 20 años, experiencia que la desestabilizó por completo: por primera vez se daba cuenta de que era negra y que los europeos la tenían en menos por su origen africano. Discriminación, xenofobia, racismo, prostitución, hambre, drogadicción, enajenación, abuso, maltrato, mentiras... la experiencia europea no fue más que un largo episodio de violencia e incompreensión en la triste vida de Marietou. Su regreso a Senegal al límite de sus fuerzas físicas y anímicas no fue fácil tampoco, ya que los suyos no la reconocían y la rechazaban. Se había convertido en una habitante de dos mundos encontrados y, al mismo tiempo, de ninguna parte. No sabía quién era. No sabía de dónde venía ni adónde quería estar. Cansada de no saber, perdida y sola, dolida y triste, sin más bienes que un cuaderno y una birome azul, se sentó a escribir la historia de su vida hasta ese momento. Tenía 35 años y firmó “Ken Bugul”, es decir, “la que nadie quiere”, nombre que en wolof, su lengua natal, tiene connotaciones exorcistas y se usa para alejar a la muerte. Ella quería alejar a la muerte, quería alejarse del recelo, la desconfianza, el destrato de los suyos; quería encontrar un lugar y para esto primero necesitaba encontrarse a sí misma. Lo hizo a través de la escritura. Su primera novela (*El baobab que enloqueció*, 1982) trata de su infancia, de la escuela francesa, de sus desventuras en Europa, del retorno a Senegal, de sus raíces africanas representadas en el baobab. Es una novela desgarradora, violenta y emotiva a la vez. La vida de la protagonista (su autora) se despliega en ella con una sinceridad sin tapujos que perturba y conmueve porque nos damos cuenta de que “la realidad supera a la ficción”...



KEN BUGUL, UNE VIE COMME DANS LES ROMANS...

J'ai grandi à l'ombre de quatre frères et sœurs plus âgés que moi et de parents qui travaillaient beaucoup. C'était normal d'avoir un papa qui travaillait hors de la maison ; quant à ma mère ce n'était pas pareil car, à l'époque, les femmes restaient plutôt au foyer (ma mère a 91 ans en ce moment, elle appartient à une génération de femmes qui, dans la plupart des cas, ne travaillaient pas). Cela nous a obligés à compter sur une autre personne pour faire les tâches ménagères et pour s'occuper de moi pendant les longs après-midis que je restais seule à la maison. À ce moment-là (évidemment !) il n'y avait ni portables ni Internet et mes parents ne permettaient pas que la TV reste allumée longtemps. Quand il n'y avait rien à faire on prenait un livre le plus souvent. C'est ainsi que je me suis habituée très jeune à lire pendant des heures et qu'à 18 ans j'ai choisi la profession des Lettres pour envisager mon futur. Pendant tout ce temps j'ai partagé aussi de bons moments avec cette femme qui travaillait à la maison pour aider ma mère, gaie mais ignorante et qui, pourtant, connaissait le monde et la vie beaucoup plus que moi je n'en ai jamais appris ni n'apprendrai dans les livres. Comme elle me voyait fréquemment submergée dans la lecture, elle répétait souvent avec un ton moqueur : « Lia, à quoi bon lire toute la journée ! La réalité est plus surprenante que la fiction ! »

Elle ne travaille plus chez ma mère depuis longtemps ; mais nous n'avons jamais arrêté de nous rencontrer car nous nous aimons sincèrement. À chaque rencontre je recommence : « Mais qu'est-ce que vous aviez raison, Carmen ! Vous avez toujours dit vrai : la réalité est bien plus surprenante que la fiction ! » En effet, dans aucun des livres que j'ai lus (ni les meilleurs ni les pires) je n'ai jamais trouvé des situations aussi limites, impensées, insensées, incroyables, déchirantes, scandaleuses, étonnantes que la vie réelle n'en offre elle-même. La pandémie actuelle en est le meilleur exemple. Il n'existe ni imagination ni talent littéraire capables de faire concurrence aux dégâts physiques, psychiques ou socio-économiques que le covid-19 a provoqués sur toute la planète. Je ne

connais aucun roman fantastique, roman de terreur ou de science-fiction où l'on trouve une situation aussi extraordinaire que cette pandémie que nous subissons aujourd'hui. C'est que la réalité est plus surprenante que la fiction...

Et pourtant, dès qu'un événement extraordinaire a lieu nous nous référons immédiatement à la littérature tout en pensant que cela arrive « comme dans les romans », alors que dans la réalité nous trouvons maintes fois plus d'horreur, de douleur ou de joie que dans les romans... C'est tout-à-fait le cas de l'écrivaine sénégalaise Ken Bugul dont la biographie est si bouleversante qu'on ne peut pas s'empêcher de penser qu'elle a vécu « comme dans les romans »... Je vous la présente :

Elle est née dans un tout petit village du Ndoucoumane, au Sénégal, en 1947. De son vrai nom Mariétou Mbay Biléoma, elle a été la première femme de sa famille à aller à l'école française malgré le refus de la mère et la grand-mère qui se méfiaient de la langue étrangère. Au fond elles avaient raison, car une langue enferme aussi une façon de penser, une culture, des coutumes, des visions du monde... Ce n'est donc pas sans importance que Mariétou se soit alphabétisée en français : cela a marqué sa vie et ses pensées à jamais. C'est en étudiant le français qu'elle a appris que la neige est blanche, qu'à Noël il fait froid et que ces ancêtres étaient les Gaullois. C'est en lisant les revues venues d'ailleurs qu'elle a voulu s'acheter des chaussures à talons qui s'enfonçaient dans le sable de son village et des robes serrées, à la mode en France, qui ne convenaient nullement au climat africain... L'école française a fait de Mariétou une étrangère chez elle ; elle s'est sentie dépaysée parmi les siens et n'a fait que songer au Vieux Continent des Blancs pendant toute son enfance et sa jeunesse. Elle l'a atteint à l'âge de 20 ans. Les mésaventures les plus tristes et les plus douloureuses ont alors commencé. Racisme, xénophobie, prostitution, faim, solitude, drogues, aliénation, mensonges, violence, humiliations, mépris. Pour la première fois, Mariétou a su qu'elle était Noire et que la couleur de la peau ouvre ou ferme les portes. Elle a réalisé que ses ancêtres n'étaient pas les Gaullois. Elle a donc décidé de rentrer en Afrique mais là aussi les mésaventures l'ont accompagnée. Les siens ne l'ont pas accueillie, ne l'ont pas reconnue ; ils n'acceptaient pas qu'elle semble une européenne. Mariétou était devenue une femme sans patrie, elle n'appartenait ni à un monde ni à l'autre. Elle ne savait pas qui elle était. Elle ne savait pas d'où elle venait ni ne savait où elle voulait aller et rester... Elle était fatiguée, seule, triste. Elle n'avait rien d'autre qu'un cahier et un stylo et a décidé de se mettre à écrire. Sur ce cahier elle a transformé en paroles toute sa vie depuis l'enfance jusqu'à ce moment-là : elle avait 35 ans. Elle voulait guérir, elle devait parler. Elle voulait retrouver sa place au monde, elle devait se retrouver elle-même, se reconnaître. Elle a signé Ken Bugul, « personne n'en veut ». Avec cette formule conjuratrice en langue wolof, sa langue maternelle, elle tenait à refouler la mort. Elle voulait proscrire la mort, la méfiance, la brutalité, le refus des siens, l'abandon, l'oubli. Elle y est parvenue grâce à l'écriture. Son premier roman, *Le baobab fou* (1982) est d'une sincérité

bouleversante. L'histoire de Ken nous frappe, nous saisit et nous fait penser tout de suite à une vie « comme dans les romans »...